

Pas même Dalmo, le pélican frisé, ne s'était aperçu de son départ.

Dans son nouvel habit blanc, elle avait traversé le brouillard, aussi légère qu'une fleur des neiges emportée par le vent.

Elle avait survolé le lac, sereine, à peine visible.

Dissimulée dans le pâle coton nuageux de ce froid matin d'hiver, elle avait souri en apercevant, au milieu de roseaux effilés, une colonie de frileux pélicans à peine réveillés.

Immobiles, blottis les uns contre les autres, ils enduraient les gifles des rafales qui secouaient la ville depuis le petit jour.

Le souvenir de Dalmo, avec sa houppe de plumes indisciplinées et son air rebelle, lui redonna confiance.

Partir.

Oser le grand saut.

Quitter ce lieu où, confinée dans sa prison de grisaille, elle avait malgré tout rêvé en couleurs.

Gaïa était ce que les habitants de la ville de Kokkinopolis¹ appelaient une « Parapoussière » : condamnée à la servitude perpétuelle dès son plus jeune âge, elle avait vécu seule, dans une minuscule case accrochée au flanc d'une falaise rocheuse, mais qui avait l'avantage de donner sur un lac où plusieurs tribus de pélicans avaient élu domicile.

¹ Du grec kokkinos (κόκκινος) « rouge » et polis (πόλις) en grec ancien ou poli (πόλη) en grec moderne « ville ».

À présent, c'était du haut de son nuage qu'elle les observait : engourdis par le froid, leur magnifique plumage blanc souillé de boue, ils ressemblaient à de gros chiffons poussiéreux oubliés sur la berge. Les plus courageux osaient quelques rapides battements d'ailes au-dessus du lac gelé, puis revenaient se nicher entre les roseaux.

Gaïa les railla gentiment :

— Tout de même, n'avait-on jamais vu d'oiseaux plus frileux ! Et quelle maladresse, quelle lourdeur dans leur envol !

Elle avait envie de leur crier :

— Hé ! les amis, regardez-moi ! Voyez comme je vogue sur les vagues du vent à l'orée de mon rêve !

Elle n'en fit rien : elle connaissait la tragique histoire de ces anciens nomades, Dalmo la lui avait racontée. Il lui avait dit comment, au fil du Temps, de nombreux pélicans avaient quitté les vastes espaces pour venir mendier à proximité des villes, trahissant ainsi la mémoire de leurs ancêtres, fiers migrants des Grands Lacs du Nord. Aujourd'hui, seules quelques rares colonies – « dont celle à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir », avait précisé Dalmo – persistaient à migrer au printemps vers leurs terres d'origine.

Gaïa profita d'un courant ascendant pour prendre de l'altitude.

La ville rouge flambait à l'horizon.

Kokkinopolis était une ville paisible – du moins en apparence – étagée sur les flancs d'une colline parsemée de chênes, de peupliers, de bouleaux... et d'une quantité d'arbres fruitiers. Située sur la rive nord du lac auquel elle avait donné son nom, elle resplendissait de beauté avec ses maisons en forme de petites tours carrées dont les façades couleur brique se reflétaient dans le miroir de l'eau. D'étroites ruelles

pavées sillonnaient la colline, reliant les tourelles entre elles, et, tout en bas, longeant le lac, un large sentier bordé de vieux platanes et de saules pleureurs sentait bon le romarin et les fleurs sauvages.

— L'Éden en enfer ! frissonna Gaïa.

Car, au beau milieu de la promenade, brisant net le pittoresque de la ville, une plate-forme s'avavançait dans le lac et en rendait ses eaux troubles. À son extrémité, une Tour Horloge, sombre et massive, pointait ses angles en direction de la ville et de ses habitants, ses forêts, son lac... Quatre cadrans géants en tapissaient le haut, des cadrans d'horloge à première vue tout à fait ordinaires, s'ils n'avaient eu la singularité de ne posséder chacun qu'une seule aiguille, laquelle, engluée dans un immobilisme funéraire, se refusait à accorder son heure sur celle de ses voisines. Enfin, surplombant le beffroi telle une sentinelle oubliée par le Temps, une grosse cloche d'argent se morfondait dans le mutisme.

Gaïa brassait l'air de ses bras emplumés.

Chaque battement la portait plus loin, plus haut vers son rêve.

Au loin, coupée de Kokkinopolis par une chaîne de hauts plateaux, la Montagne Bleue fendait l'horizon.

Mais qu'était-ce donc que cette longue écharpe de nuages pourpres qui s'étirait au-dessus de la ville comme un inquiétant crépuscule ?

Dalmo l'avait prévenue :

— Le chemin sera long ! Il n'est pas donné à tout le monde de transgresser les frontières du passé.

— C'est au sommet de cette montagne que se cachent les rêves de ceux qui y croient encore, avait répondu Gaïa. Si je ne vais pas à la rencontre du mien, le Temps me le confisquera.

— Les Kokkinopoliens sont furieux contre toi : ils t'accusent de trahison et ont lancé leur milice à tes trousses !

— Ils ne me verront pas : je me cacherai derrière le rempart pourpre qui obstrue leur regard.